

Twitter ou Facebook : nouveaux collecteurs d'infos ?

Description

Au lendemain des révoltes dans le monde arabe, les cyberutopistes n'ont pas le triomphe modeste : les réseaux sociaux, à leurs yeux, ont acquis leurs lettres de noblesse dans les rues de Tunis et du Caire. Facebook et Twitter sont consacrés moyens d'information, érigés en piliers de la démocratie, au même titre que le Parlement, prenant ainsi la place occupée depuis un siècle et demi par les quotidiens imprimés. Bien plus : ils permettront d'instituer demain une démocratie durable dans des pays impatients de jouir de ses libertés. Internet réalisera les idéaux de la démocratie, tandis que la démocratie idéalisera Internet. Ainsi la boucle est bouclée. Les médias historiques, longtemps réservés et désormais resignés, s'inclinent devant ces médias qualifiés de « sociaux », capables de faire demain ce qu'ils auraient voulu faire hier, et qu'ils furent incapables de faire.

Laissons un instant parler les faits. Sans aucun doute, les réseaux sociaux ont permis aux opposants, à Tunis, fin décembre 2010, comme à Madrid, au printemps 2011, et pareillement au Caire, à Damas ou à Sanaa, pendant plusieurs mois, non seulement de coordonner leurs actions, en lançant des appels à rejoindre les manifestants, peu désireux ou jusque-là empêchés de s'engager en politique. En même temps, les réseaux sociaux ont contribué à alerter et à informer les médias des pays étrangers, d'autant plus sûrement que ceux-ci étaient empêchés de se rendre sur place et d'y faire correctement leur métier, contournant ainsi toutes les censures, ouvrant des brèches plus ou moins profondes dans toutes les murailles. Pres de la moitié des journalistes (47 %) de quinze pays différents (Etats-Unis, Brésil et la plupart des pays européens), interrogés entre mars et avril 2011, déclaraient se servir de Twitter comme outil de collecte d'informations, contre 35 % pour Facebook (rapport annuel d'Oriella PR Network)

Avec ses SMS, ses blogs et ses réseaux sociaux, Internet n'en était pourtant pas à son coup d'essai. En 1998, déjà, c'est un blog californien, The Drudge Report, qui revêla l'affaire Monica Lewinsky. Fin 2010, le site WikiLeaks remettait à cinq journaux occidentaux, dont *Le Monde* et le *New York Times*, plus de 250 000 documents diplomatiques américaines, après avoir publié lui-même des documents secrets de l'armée sur l'Irak et l'Afghanistan. Entre ces deux dates, Internet avait fait quelques incursions spectaculaires sur le terrain de l'information, jusque-là terre d'élection et chasse gardée des médias « historiques », la presse, la radio et la télévision. Fin 2001, plusieurs blogs publiaient les textes des survivants du 11 septembre. Entre 2003 et 2007, ce sont des blogueurs qui contribuent à informer les internautes et les médias conventionnels : sur les bombardements de Bagdad en 2003, sur la tyrannie dans l'Asie du Sud-Est en 2004, sur les attentats de Londres en 2005, sur la répression en Birmanie en 2007. L'année suivante, en 2008, Twitter commençait sa carrière dans l'information : il publia des témoignages du tremblement de terre au Sichuan, en Chine. En 2009, il transformera l'essai, en publiant les

premières images de l'atterrissage d'un avion sur le fleuve Hudson et, surtout, en témoignant des manifestations de Téhéran qu'il contribuait largement à organiser.

En 2011, les révoltes dans le monde arabe et la mise en accusation par un tribunal new-yorkais du directeur général du FMI consacreront Twitter et, dans une moindre mesure, Facebook, comme moyens d'information à part entière. Avec ces événements de l'actualité, désormais, les réseaux sociaux semblent avoir reçu une feuille de route, un ordre de mission. À côté des journaux intimes écrits par des amis, à côté des réseaux professionnels parfaitement ciblés, les réseaux sociaux n'échapperont plus, apparemment, à ce rôle d'information que les hasards ou les nécessités de l'histoire viennent de leur assigner, ni à la manière de remplir ce rôle imposée par les circonstances. Depuis 2009, on savait que les *live tweets* permettaient de communiquer à l'extérieur tout ce qui se passe, même parfois à huis clos, à l'intérieur d'une salle de commission parlementaire ou d'un procès en assises.

Ce que les événements de l'actualité ont déterminé, de Tunis à New York, en passant par Le Caire ou Damas, c'est à coup sûr le rôle respectif des médias sociaux et des médias historiques. Chacun, en un sens, est désormais appelé à faire plus encore ce qu'il sait faire de mieux pour informer, quitte à faire, de façon subsidiaire et complémentaire, ce que d'autres font sans nul doute mieux que lui : le direct – l'information chaude – revient souvent aux réseaux sociaux, avant que les images de la télévision et les reportages à la radio ne prennent le relais, laissant ensuite le champ des analyses, des interprétations et des commentaires aux médias de l'écrit, les imprimés beaucoup plus que les sites de la Toile.

Nous venons d'entrer dans une ère nouvelle pour l'information. Non pas que les enjeux ne soient plus les mêmes, mais parce que de nouveaux médias sont venus s'ajouter aux anciens et qu'une autre répartition des tâches entre eux s'impose, en même temps que les modes d'emploi de chacun seront peu à peu redéfinis. Et ce sont les anciens médias, inquiets à tort pour leur avenir, qui viennent de débiter aux nouveaux venus leur légitimité, leurs lettres de noblesse, à la faveur de ces événements qui ont marqué le premier semestre de 2011. Les nouveaux comme les anciens savent désormais qu'ils sont dans la situation d'associés-rivaux dans la collecte et la diffusion de l'information et simultanément pour gagner la confiance de ceux auxquels ils s'adressent.

Ainsi, les médias numériques, et plus particulièrement les médias sociaux, à l'égal des médias qui les ont précédés, ne sont rien d'autre que des moyens et des outils. Et ils ne valent, en tant que tels, que par l'usage qui en est fait, capables comme la langue selon Esopé, du meilleur et du pire, au service des dictateurs pour verrouiller toute parole publique et jeter en prison leurs opposants ou bien, à l'inverse, en ouvrant plus largement l'espace public afin d'y faire émerger une véritable opinion publique.

Reconsidérons par conséquent le rôle des médias sociaux dans les révoltes arabes : ils ont à l'évidence accéléré l'embrasement, après l'immolation de Mohammed Bouazizi, le 17 décembre 2010, à Sidi Bouzid ; ils ont eu l'effet d'un catalyseur, facilitant considérablement la tâche des opposants au régime. Mais l'embrasement aurait-il été le même en Tunisie et, par propagations successives, au sein du monde arabe, si la chaîne satellitaire Al Jazeera n'avait pas pris le parti des révoltes au Maghreb et

au Moyen-Orient, re?pe?tant a? l'envi l'ardeur retrouve?e d'un mouvement qui renoue avec le panarabisme des anne?es 1950 ? Internet enfin, catalyseur puissant en l'occurrence, e?tait-il indispensable pour qu'un tel embrasement se produise ? Les utopistes qui voient dans Internet un cadeau du ciel, une divine surprise pour la de?mocratie, oublient le nombre des diplo?me?s et l'indignation des classes moyennes tunisiennes confronte?es a? la paupe?risation, au cho?mage et a? la corruption des dirigeants. Ils n'entendent gue?re ce professeur de l'universite? de Pe?kin, affili? a? Weibo, le Twitter chinois, qui de?clarait au correspondant du *Monde*, Brice Pedroletti, en mars 2011 : « *C?a n'a rien a? voir avec la de?mocratie, me?me si Weibo exerce une certaine pression de l'opinion publique (de?s lors que les de?pute?s) ne sont pas de vrais de?pute?s... mais des marionnettes* ». Ils seraient pareillement insensibles a? ce constat de Tolstoi?, qui de?passe en sagesse bon nombre d'ide?es rec?ues : « *Toutes les socie?te?s libres se ressemblent. Chaque socie?te? prive?e de liberte? est un cas particulier* ». La Tunisie ne ressemble pas au Ye?men. Et le Caire n'est pas Damas.

Eleve?s au rang de me?dias d'information par les soubresauts re?cents de l'histoire, Twitter et les autres sont e?galement rele?gue?s parmi les outils d'expression ou de communication. Les utopistes du nume?rique font penser aujourd'hui a? ceux qui pensaient encore, il n'y a pas si longtemps, que la Re?forme est ne?e de l'invention de l'imprimerie, alors qu'il y avait de?ja? des re?forme?s plus d'un sie?cle avant Gutenberg. Ils font aussi penser a? tous ceux, nombreux encore, qui voient dans les journaux quotidiens du XIX^e sie?cle le fruit providentiel des seules rotatives, en oubliant que l'invention de ces machines a seulement re?pondu a? l'attente trop longtemps de?c?ue d'une information enfin plus libre et moins one?reuse. Ne prenons pas la cause pour l'effet : admettons seulement que celle-la? et celui-ci se pre?tent plus souvent qu'on ne le croit un mutuel appui. L'imprimerie doit beaucoup, sans aucun doute possible, aux efforts des re?forme?s pour populariser la Bible, et les journaux d'information, de la me?me fac?on, n'auraient pas connu une aussi glorieuse destine?e s'ils n'avaient pas e?te? pre?ce?de?s des re?volutions ame?ricaine et franc?aise de la fin du XVIII^e sie?cle. Puisse l'information de nos contemporains ne pas souffrir du de?clin annonce? de certains journaux imprime?s « ge?ne?ralistes » et be?ne?ficier, a? l'inverse, du bon usage des futurs Twitter.

Categorie

1. Articles & chroniques

date crée

20 mars 2011

Auteur

francisballe